

Les Koechlin Vous parlent



Koechlin

EDITORIAL

Chers Cousins,

Tout d'abord le BK vous emmène au Pérou. Dans l'hacienda où ils élèvent de merveilleux petits chevaux, vous ferez connaissance avec nos cousins les plus lointains dans l'espace ... et le temps. L'implantation de cette branche de la famille mulhousienne remonte, en effet, à 1856, date du mariage, à Lima, d'Albert Koechlin, fils de Charles et petit-fils de Jean (47). Leur descendance a proliféré puisqu'encore aujourd'hui, dans l'annuaire téléphonique de Lima, on ne relève pas moins de 25 fois le nom de Koechlin.

Au moment où Albert choisissait de s'expatrier, la ville de Mulhouse était en pleine expansion industrielle. En 1836 on relève, sur la légende de la vue de Mulhouse (pages 10-11), sur cinquante entreprises, onze fois le nom de Koechlin. De ces entreprises et de leurs patrons, nous vous avons parlé à maintes reprises dans le BK avec, peut-être, une certaine tendance à les idéaliser et à cultiver l'orgueil tribal. Aujourd'hui, nous décidons d'affronter les jugements critiques.

De quoi les accuse-t-on ? D'avoir pratiqué l'espionnage industriel ? D'avoir été des capitalistes, exploités de la misère ouvrière, femmes et enfants en particulier, qui travaillaient 15 heures par jour pour des salaires minables ?

Pour nous permettre défaire à bon escient le réquisitoire et la plaidoirie, nous avons recherché des textes, des rapports et des prises de déposition de l'époque. Nous avons aussi profité du grand savoir de professeur Stéphane Jonas. « Le Mulhouse Industriel - Un siècle d'histoire urbaine : 1740-1848 » est sorti chez l'Harmattan en 1994 en deux volumes.

Un débat contradictoire, où vous nous communiqueriez vos avis, pourrait s'en suivre.

Après ce dossier, vous retrouverez les rubriques familières : Cuisinons, Écrivons, Lisons ! Vous trouverez aussi la nouvelle de nos préparatifs en vue de la cousinade de 1997.

Pour le BK, comme pour la cousinade, comme toujours, nous comptons sur vous.

Et merci pour tant de lettres, de messages et de contributions.

Madeleine Fabre-Koechlin (GA2332)*

<i>Sommaire</i>	Le roulis doux de l'allure du Paso épargne le dos du cavalier.....	page 4
	Les patrons mulhousiens au 19ème siècle.....	page 6
	Les patrons mulhousines et les cités ouvrières.....	page 7
	Espions mulhousiens au 19ème siècle.....	page 13
	Cuisinons ... Les recettes d'Alice Wick (AR413).....	page 15
	Ecrivons.....	page 16
	J'ai bien connu tante "Véra" (suite au souvenirs de Russie - BK No 34).....	page 19
	Nouvelles familiales et Cousinade.....	page 20
Un événement quinquennal, suite.....	page 20	

Le roulis doux de V allure du Paso épargne le dos du cavalier



Traduction libre d'un article de Laurie Goering paru dans le Chicago Tribune du 28 Décembre 1995
NDLR : *Nous dégageons notre responsabilité quant aux termes hippiques !*

Le cheval hongre bai et trapu, attaché près de la maison couverte de bougainvilliers de Pedro Koechlin (AP757), n'est pas bien beau, vu du sol. Ce n'est que quand on monte sur son dos large et qu'on part faire un tour dans le chemin que le charme spécifique de ce petit cheval apparaît. Il ne rebondit pas, ne tangué pas et avance sans heurts. Son allure de doux roulis est si lisse qu'on se croirait en train de voler à 25 Km/h.

« *La première fois qu'un "yuppie" (golden boy) met sa selle sur un Paso, on peut être sûr qu'il ne montera jamais rien d'autre* » dit Koechlin, en riant et en prenant les rênes des mains d'un visiteur souriant.

Issus des montures amenées en Amérique du sud par les conquistadores et élevés depuis des générations par des propriétaires de ranchs péruviens pour leur capacité de couvrir du terrain en épargnant la colonne vertébrale du cavalier, ces chevaux sud-américains hors du commun ont trouvé un nouveau marché : les «Baby-Boomers» vieillissant qui cherchent à prolonger leurs plaisirs équestres, tout en préservant leur vieux dos.

Environ 10 000 de ces petits chevaux puissants remplissent des écuries et des pâturages américains, soit la moitié de la race. Même le Pérou, avec ses 6 000 Pasos, en a moins que les Etats Unis.

« *Ce n'est même pas une race très répandue* », indique Pat Albright, Secrétaire Général de l'Association Américaine des Propriétaires et Éleveurs de Chevaux Paso Péruviens, basée à Oakland, « *mais toutes sortes de personnes les choisissent maintenant.* »

Les chevaux ont un peu l'air de poneys qui ont trop grandi et qui prennent des amphétamines. Des corps robustes et vigoureux, avec un cou

épais et arqué, reposent sur des jambes relativement courtes mais puissantes.

Des crinières luxuriantes cachent des faces délicates avec de grands yeux. La robe préférée est un châtain roux foncé mais noir, alezan, bai ou d'autres couleurs existent.

Ces chevaux ne sont pas élevés pour leur "look" mais pour leur capacité extraordinaire de couvrir du terrain. « *Ceci est un cheval de travail* », dit Koechlin, un homme grand portant des bottes poussiéreuses, qui est le meilleur des éleveurs péruviens de Pasos. « *Ils peuvent travailler une journée entière et ni vous, ni lui ne seront fatigués.* »

L'allure est une espèce de pas cadencé à quatre temps, développé, en partie, à partir de l'amble¹ d'une race européenne du 15^{ème} siècle. « *C'était un peu comme un balancement de hamac* » indique Koechlin. Par comparaison, le trot que l'on connaît d'ordinaire, est une affaire en deux temps où le cheval lève les jambes diagonales ensemble. « *C'est pour cela que l'on "sautille" sur le dos du cheval,* » explique Mark Hein, fils d'un autre éleveur péruvien, Olaf Hein, « *et puis vous vous couchez pendant une semaine parce que votre dos vous torture.* »

Il y a d'autres différences. Beaucoup des Pasos péruviens balancent leur jambes vers l'extérieur à chaque pas. Ce mouvement, connu sous le nom de "termino", a pu se développer afin de rejeter le sable loin du ventre du cheval, pendant les longues chevauchées à travers le désert côtier du Pérou.

Aujourd'hui « *vous entrez dans n'importe quelle ville du monde avec un cheval qui fait ça, et vous faites une parade à vous tout seul. Ça fait un sacré effet !* » dit Koechlin.

La famille de Koechlin a élevé des chevaux



Pedro Koechlin sur son paso péruvien.

depuis cinq générations, la plupart à l'Hacienda Recoveco, la ferme familiale au sud de Lima, plantée dans une des vallées vertes qui coupent le désert côtier vers l'Océan Pacifique.

Le grand père de Koechlin², un Français, s'est établi au Pérou au début des années 1800 après être tombé amoureux d'une péruvienne, alors qu'il se rendait en Australie. Bientôt il s'est mis, avec ses fils et petit-fils, à élever des

chevaux pour les propriétaires d'haciendas qui utilisaient ces bêtes pour patrouiller leur vastes fermes. De vieilles photos, pendues à la sellerie au milieu de rosettes défraîchies et de trophées d'étriers en argent, montrent des chevaux robustes trotant autour du père et du grand père de Pedro Koechlin. Suspendus aux selles sont des "billions" péruviens, c'est à dire une peau de mouton noir, minutieusement divisée en des milliers de minuscules tresses.

Depuis cette époque, la race a eu des revers. A la fin des années 1960, le Pérou a réalisé un programme de réforme agraire ambitieux, divisant un grand nombre des vastes fermes du pays en parcelles paysannes. Des chevaux qui pouvaient couvrir des vingtaines de kilomètres par jour n'avaient plus d'utilité et la quantité de chevaux de la race Paso déclina.

Puis, à la fin des années 1980 et au début des années 1990, des guérillas maoïstes du Sentier Lumineux ont lancé une campagne de terrorisme qui a plongé le pays dans le chaos, détruisant l'économie et asséchant le marché pour les chevaux, qui coûtent entre \$3 000 et \$10 000.

Ce n'est que ces dernières années que le marché s'est amélioré avec le retour des acheteurs étrangers. Koechlin, qui possède environ 50 chevaux Paso, ne les vend pas, mais Hein a raconté que sa famille projette d'exporter environ 8 de leur 60 chevaux cette année.

On espère que la cinquantième rencontre annuelle de la race, tenue pour la première fois à Lima en Avril dernier, permettra d'accroître l'intérêt pour le robuste Paso.

« *Ce cheval est un symbole national, une fierté nationale* » conclut Koechlin.

1. Trot d'un cheval qui lève en même temps les deux jambes du même côté.
2. Albert (AP7/171) né en 1825 à Jung Bunslau (Bohême) et décédé en 1903 à Lima. Nous avons beaucoup de difficultés à rentrer en contact avec des membres de sa très grande descendance.

Dernière minute

Nous venons de recevoir une lettre de notre cousin Paul Koechlin (HE21213) nous signalant l'existence d'un Champagne Koechlin (actuellement à 62 F. la bouteille) élaboré par l'épouse de son fils Xavier. Nous n'avons malheureusement plus la place pour reproduire l'élégante étiquette de cette «Cuvée Koechlin» mais vous pourrez obtenir tous les renseignements voulus auprès de Nathalie K., CD 13,10200 SAULCY - Tél. 25.27.00.43 (préfixe 03 à partir d'Octobre).



Les patrons mulhousiens au 19^{ème} siècle

des capitalistes, des exploiters de la misère ouvrière ou des paternalistes ?

Témoignage de trois médecins :
le Docteur Villermé (1836), le Docteur Pénot (1847) et le Docteur Lafargue (1873).

Ce premier texte est tiré d'un écrit de Paul LAFARGUE, intitulé : «Le droit à la paresse», daté de 1873. Cet homme politique français (1842-1911) était le gendre et disciple de Karl MARX et il défendait le droit aux loisirs des ouvriers.

En lisant ce texte - très connu - il faut avoir en tête que :

- 1. Il s'agit d'un texte polémique.*
- 2. Ce n'est pas un témoignage direct mais l'utilisation d'un rapport du Dr Villermé dont l'autorité est reconnue.*
- 3. Le dit rapport est vieux de trente ans.*

C'est de l'Alsace manufacturière que parle le Dr Villermé, de l'Alsace des Kestner, des Dollfus, ces fleurs de la philanthropie et du républicanisme industriel. Mais, avant que le docteur ne dresse devant nous le tableau des misères prolétariennes, écoutons un manufacturier alsacien, M. Thierry Mieg, de la maison Dollfus, Mieg et Cie, dépeignant la situation de l'artisanat de l'ancienne industrie :

« A Mulhouse, il y a cinquante ans (en 1813, alors que la moderne industrie mécanique naissait), les ouvriers étaient tous enfants du sol, habitant la ville et les villages environnants et possédant presque tous une maison et souvent un petit champ. »

C'était l'âge d'or du travailleur. Mais, alors, l'industrie alsacienne n'inondait pas le monde de ses cotonnades et n'émillionnait pas ses Dollfus et ses Koechlin. Mais vingt-cinq ans après, quand Villermé visita l'Alsace, le minotaure moderne, l'atelier capitaliste, avait conquis le pays ; dans sa boulimie de travail humain, il avait arraché les ouvriers de leurs foyers pour mieux les tordre et pour mieux en exprimer le travail qu'ils contenaient. C'était par milliers que les ouvriers accouraient au sifflement de la machine.

« La cherté des loyers ne permet pas à ceux des ouvriers en coton du département du Haut-Rhin, qui gagnent les plus faibles salaires ou qui ont les plus fortes charges, de se loger toujours près de leur atelier. Cela s'observe surtout à Mulhouse. Cette ville s'accroît très vite ; mais les manufactures s'y développant



plus rapidement encore, elle ne peut recevoir tous ceux qu'attire sans cesse dans ses murs le besoin de travail. De là, la nécessité pour les plus pauvres, qui ne pourraient d'ailleurs payer les loyers au taux élevé où ils sont, d'aller loger loin de la ville, à une lieue, une lieue et demie, ou même plus loin, et d'en faire par conséquent chaque jour deux ou trois, pour se rendre le matin à la manufacture, et rentrer le soir chez eux. Les seuls ateliers de

Mulhouse comptaient, en 1835, plus de 5000 ouvriers logés ainsi dans les villages environnants. Ces ouvriers sont les moins bien rétribués. Ils se composent principalement de pauvres familles chargées d'enfants en bas âge, et venues de tous côtés, quand l'industrie n'était pas en souffrance, s'établir en Alsace, pour y louer leurs bras aux manufactures. Il faut les voir arriver chaque matin en ville et en partir chaque soir. Il y a, parmi eux, une multitude de femmes pâles, maigres, marchant pieds nus au milieu de la boue, et qui, faute de parapluie, portent renversé sur la tête, lorsqu'il pleut, leur tablier ou leur jupon de dessus, pour se préserver la figure et le cou, et un nombre encore plus considérable de jeunes enfants non moins sales, non moins hâves, couverts de haillons tout gras de l'huile des métiers, tombée sur eux pendant qu'il travaillent. »

« Ces derniers, mieux préservés de la pluie par l'imperméabilité de leurs vêtements, n'ont même pas au bras, comme les femmes dont on vient de parler, un panier où sont les provisions de la journée ; mais ils portent à la main, ou cachent sous leur veste ou comme ils peuvent, le morceau de pain qui doit les nourrir jusqu'à l'heure de leur rentrée à la maison. »

« Ainsi, à la fatigue d'une journée démesurément longue, puisqu'elle a au moins quinze heures, vient se joindre pour ces malheureux celle des allées et venues si fréquentes, si pénibles. Il résulte que le soir ils arrivent chez eux accablés par le besoin de dormir, et que le lendemain ils sortent avant d'être complètement reposés pour se trouver à l'atelier à l'heure d'ouverture. »

Voici maintenant les bouges où s'entassaient ceux qui logeaient en ville : « J'ai vu à Mulhouse, à Dornach et dans des maisons voisines, de ces misérables logements où deux familles couchaient chacune dans un coin, sur la paille jetée sur le carreau et retenue par deux planches... Cette misère dans laquelle vivent les ouvriers de l'industrie du coton

dans le département du Haut-Rhin est si profonde qu'elle produit ce triste résultat que, tandis que dans les familles des fabricants négociants, drapiers, directeurs d'usines, la moitié des enfants atteint la vingt et unième année, cette même moitié cesse d'exister avant deux ans accomplis dans les familles de tisserands et d'ouvriers de filatures de coton. »

Le Docteur L.R. VILLERME (1782-1863) militait pour la limitation du travail des enfants (et fut à l'origine de la loi de 1841). Inspecteur de santé à Paris, il fut chargé par l'Académie des Sciences Morales d'une enquête sur l'état physique et moral des ouvriers dans les fabriques de coton, de laine et de soie. Il enquêta à Mulhouse en 1835 et 36 et son rapport fut présenté à l'Académie en 1840.

Son collègue, le Docteur Achille PÉNOT (1801-1886), personnalité bien connue à Mulhouse, fut membre et vice président de la S.I.M.

Les cités ouvrières de Mulhouse

Extraits d'un rapport du Docteur A. Pénot,
lu à la Société Industrielle de Mulhouse
dans sa séance du 30 Août 1865.

A la fin de Septembre 1851, notre honorable collègue, Monsieur Jean Zuber fils, présentait à la Société Industrielle une note - qui attira vivement votre attention - sur les habitations d'ouvriers. En déposant sur votre bureau le plan d'une maison modèle élevée en Angleterre par le prince Albert, et l'ouvrage intitulé : *The dwellings of the labouring classes*, contenant la description des diverses constructions érigées à Londres dans ce but spécial, M. Zuber demandait que votre comité d'utilité publique fût saisi de cette question importante, et chargé de vous présenter un projet qui permit d'offrir des logements salubres, confortables et à bon marché aux nombreux travailleurs de notre ville.

La généreuse proposition du digne collègue, que nous avons eu la douleur de perdre depuis, entraînait trop dans nos vues pour n'être pas admise immédiatement. Sans doute, pendant les douze ou quinze années précédentes, il s'était produit à Mulhouse un changement heureux et considé-

nable dans les maisons d'ouvriers, devenues relativement moins rares, plus vastes, mieux aérées. Le progrès était si marqué, qu'il devait frapper surtout ceux qui n'avaient pas assisté pour ainsi dire à son enfantement journalier. Aussi, ayant eu, en 1847, la visite de M. le Docteur Villermé, comme je venais de lui faire parcourir en détail les quartiers les plus peuplés de notre ville, qu'il avait autrefois si vivement critiqués dans son rapport à l'Académie des Sciences Morales : "Tout cela est fort bien", me dit mon savant ami "mais où est donc le Mulhouse que j'ai visité en 1836 ?" Dieu merci, ce Mulhouse aux habitations insuffisantes, exigües, sordides, avait alors disparu et à peine laissé aujourd'hui quelques traces dans nos souvenirs.

Toutefois, si on avait déjà beaucoup fait en 1851, personne ici ne se dissimulait qu'il restait encore plus à faire. On avait bâti des maisons nombreuses et vastes à peu près de

tous côtés, mais y avait-on atteint les meilleures conditions hygiéniques et de sécurité morale ? Les entrepreneurs avaient-ils été guidés par quelque pensée élevée et philanthropique, ou, tout en améliorant le logement de l'ouvrier, il faut le reconnaître, avaient-ils en vue seulement une spéculation lucrative ?

De tous les plans qui nous avaient été communiqués, celui qui se rapprochait le plus des idées admises par votre comité nous avait été fourni par M. Jean Zuber fils, l'auteur de la proposition à l'étude, qui avait fait construire, conjointement avec M. Amédée Rieder, un certain nombre de maisons, toutes sur le même modèle, pour les ouvriers de la papeterie que ces messieurs possèdent à l'Ile Napoléon. Ces logements présentent l'avantage d'une distribution commode, joint à celui d'une construction à bon marché, permet-



tant de n'en demander que des loyers peu élevés. Chaque famille y vit seule et a la jouissance d'un petit terrain attenant à son habitation. Il nous semblait que, tout en modifiant le plan de ces maisons, pour obéir à certaines exigences qui se font sentir dans une ville plus qu'à la campagne, il fallait d'abord adopter irrévocablement ce principe salubre, que chaque famille devait avoir son logement séparé et la libre culture d'un jardin. C'est dans ces conditions seulement qu'on peut satisfaire en entier aux prescriptions les plus essentielles de l'hygiène et de la morale, et votre comité n'eût point voulu vous présenter un système qui s'en serait écarté.

« Ce qui nous a particulièrement guidés dans le choix du plan que nous vous soumettons aujourd'hui, disait le rapport, c'est le désir que vous partagerez avec nous, d'améliorer d'une façon notable la conditions des ouvriers de la ville et de la campagne, car le genre d'habitations que nous proposons ne conviendrait pas moins aux uns qu'aux autres. Si, dans les campagnes, en effet, les logements ont déjà l'avantage d'être isolés, on sait, d'autre part, qu'ils pèchent parfois par une mauvaise distribution, et trop souvent par le défaut de propreté, de lumière et d'air salubre.

La commodité, la propreté d'un logement influent plus qu'on ne le supposerait d'abord peut-être sur la moralité et le bien-être d'une famille. Celui qui ne trouve en rentrant chez lui qu'un misérable taudis, sale, en désordre, où il ne respire qu'un air nauséabond et malsain, ne saurait s'y plaire, et le fuit pour passer au cabaret une grande partie du temps dont il dispose. Ainsi son intérieur lui devient presque étranger, et il contracte bientôt de funestes habitudes de dépenses dont les siens ne le ressentent que trop, et qui aboutissent presque toujours à la misère. Si, au contraire, nous pouvons offrir à ces mêmes hommes des habitations propres et riantes, si nous donnons à

chacun un petit jardin où il trouvera une occupation agréable et utile où, dans l'attente de sa modeste récolte, il saura apprécier à sa juste valeur cet instinct de propriété que la Providence a mis en nous, n'aurons-nous pas résolu d'une manière satisfaisante un des problèmes les plus importants de l'économie sociale ? N'aurons-nous pas contribué à resserrer les liens sacrés de la famille, et rendu un véritable service à la classe si intéressante de nos ouvriers, et à la société elle-même ? »

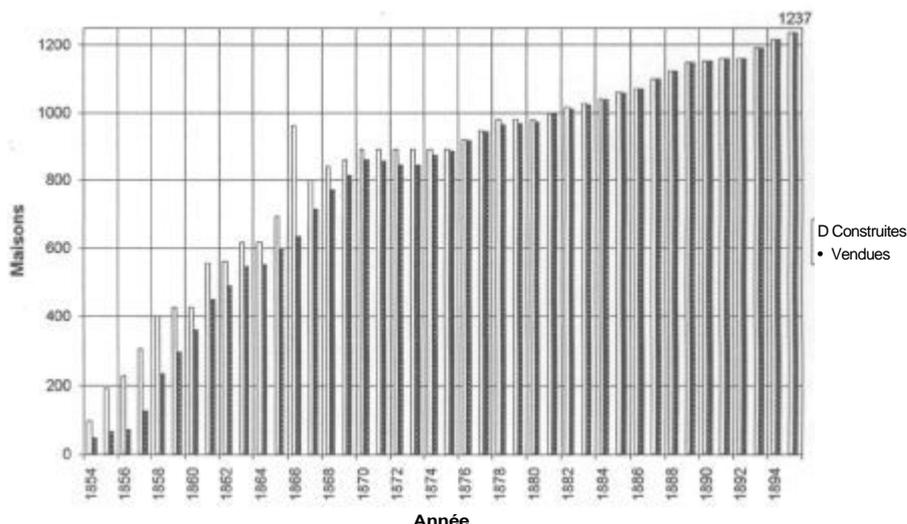
A la suite de ces considérations, votre comité émettait le vœu de voir quelques citoyens généreux se réunir pour élever des maisons modèles, qu'on pourrait imiter plus tard, lorsque l'expérience aurait indiqué ce qu'on pourrait faire de mieux dans cette voie. Là, Messieurs, devait se borner le rôle de la Société Industrielle, dont le concours ne peut être que moral dans toute entreprise qu'elle croit utile, mais qui nécessite une émission quelconque de fonds. Quand l'occasion se présente, elle étudie une question sous toutes ses faces, la recommande si elle la croit d'un intérêt public, et est toujours assez heureuse pour rencontrer, le plus souvent parmi ses membres, des hommes pleins d'intelligence et de dévouement, prêts à concourir à l'exécution de projets qui ont eu sa haute approbation.

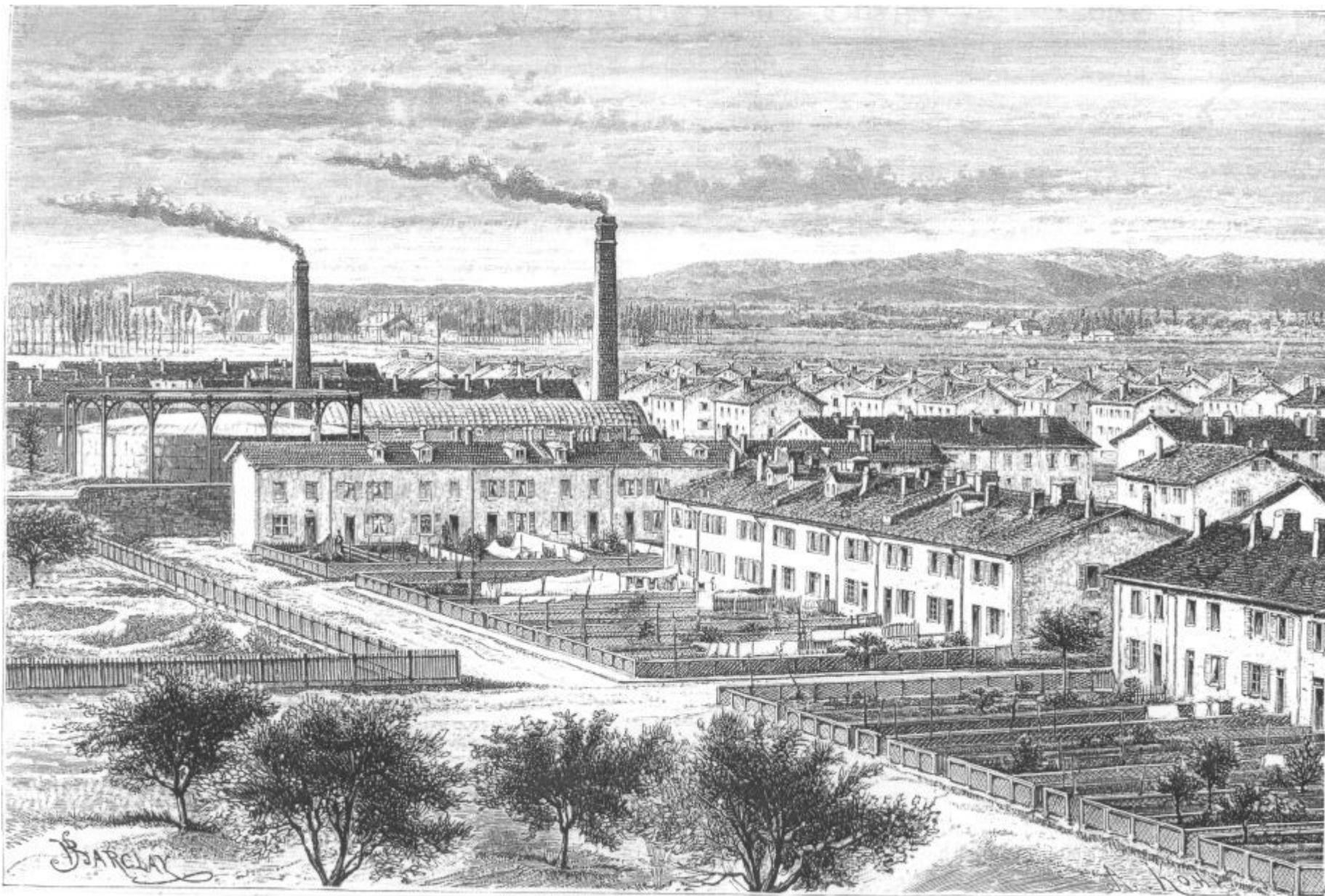
C'est ce qui arriva encore en cette circonstance. Sous l'habile direction de M.Emile Muller, architecte, (Cf. pages 9 et 12) à qui revient l'honneur d'avoir construit plus tard nos Cités, M. Jean Dollfus fit élever, à Dornach, quatre maisons destinées à servir de modèles. Au bout d'un temps suffisant de séjour, les locataires furent consultés et, tenant compte de leurs observations fondées sur une pratique journalière, on fut conduit à adopter deux types différents qui ont servi de base, d'abord aux Cités ouvrières de Mulhouse, puis à celles de Guebwiller qui en ont été une heureuse imitation.

Il ne s'agissait plus que de réaliser le vaste projet mûri jusque-là. Mais d'abord une question se présentait. Les maisons à construire seraient-elles seulement louées, comme l'avaient toujours été précédemment les logements d'ouvriers, ou cherchait-on à les vendre. Et quelle combinaison faudrait-il imaginer en ce cas pour mettre le prix à la portée des acquéreurs qu'on avait en vue ? Élever des maisons commodes et salubres, pour y réunir des locataires à un prix inférieur à celui qu'ils avaient payé jusqu'alors pour des logements moins convenables, c'était déjà rendre un grand service sans doute ; mais il semblait qu'on pouvait faire mieux. Faciliter à l'ouvrier l'acquisition de la maison qu'il habiterait, faire de lui un propriétaire

(Suite page 13)

Progression des maisons construites et vendues





VUE GÉNÉRALE DES CITÉS OUVRIÈRES DE MULHOUSE
(L'Alsace de Charles Grad, p. 389 - 1889)

LES HABITATIONS OUVRIÈRES

Emile Muller - 1855/56

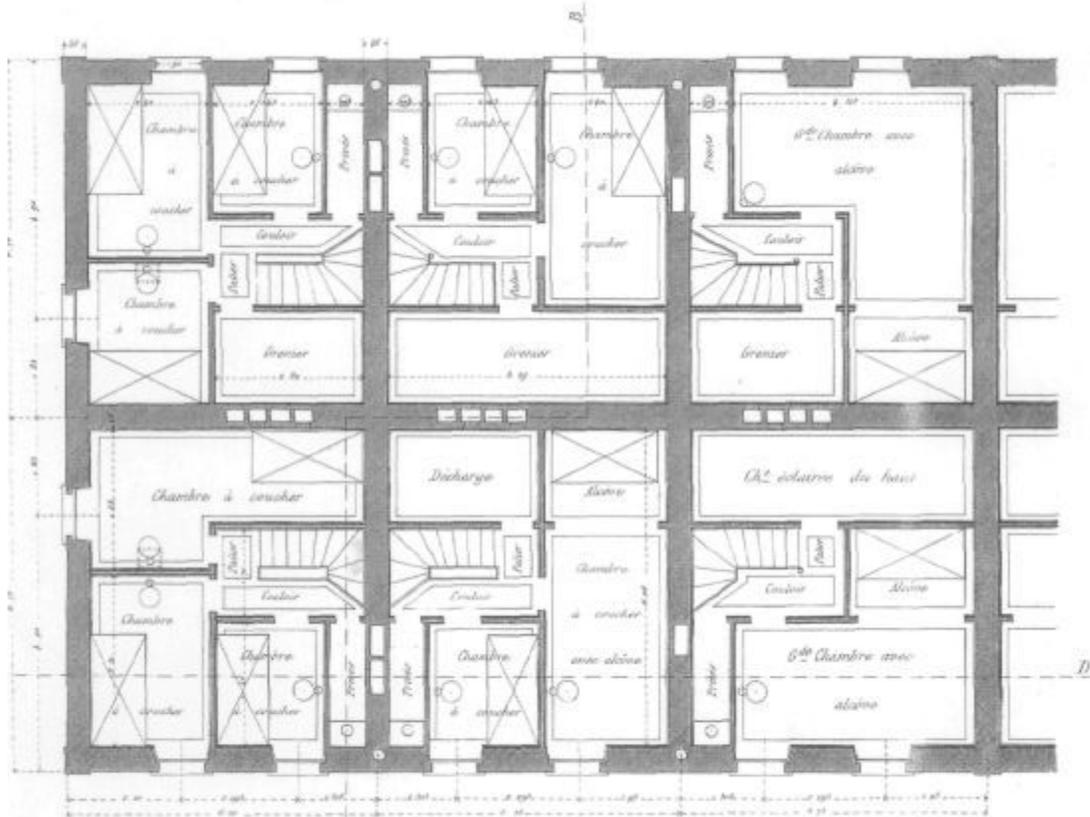
Maisons contiguës
avec celliers.

2^{me} Classe.
2^{me} Catégorie.

ELEVATION PRINCIPALE



PLAN DU 1^{er} ÉTAGE



Echelle de 0 m par mètre

désormais fixé dans le pays avec sa famille, était, à coup sûr, un des plus importants et difficiles *desiderata* qu'on put se proposer en économie sociale, et on avait l'ambition et l'espérance d'y atteindre heureuse-

ment. Vous avez vu, Messieurs, avec quel éclatant succès on y est parvenu, et je rappellerai tout à l'heure les remarquables conséquences qui en sont résultées.

Le but à atteindre, une fois bien

défini, une Société civile fut constituée, en Juin 1853, sous le nom de *Société mulhousienne des Cités ouvrières*.

NDLR : Texte envoyé par Jean-Henri DOLLFUS

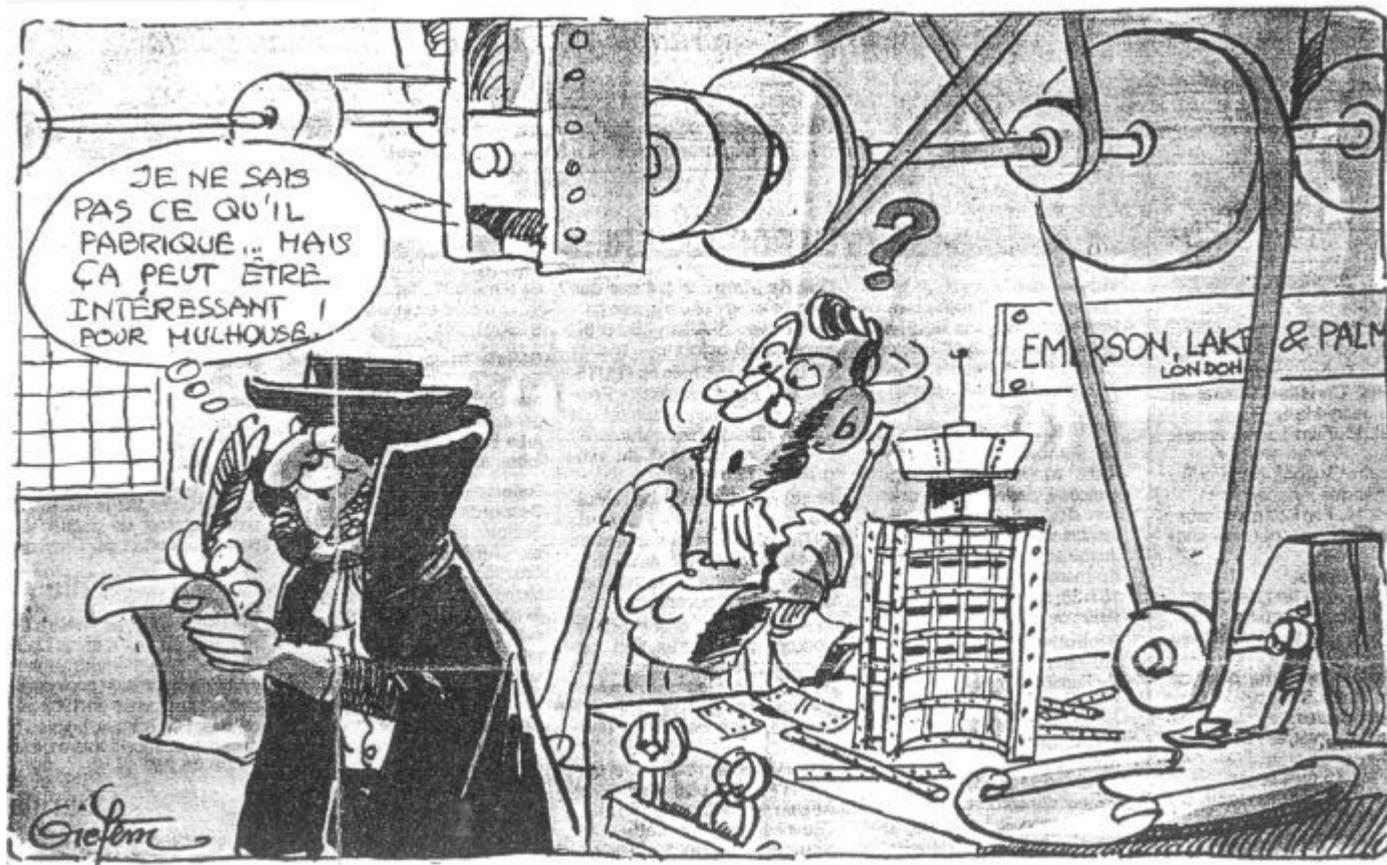
Espions mulhousiens au 19ème siècle

Extrait de L'Alsace : Mulhouse, du 24 Octobre 1995 - article de Stéphane SAMACOÏTZ

On l'ignore souvent : le boom économique de Mulhouse au XIX^{ème} siècle est - aussi - dû à un espionnage industriel efficace. Pratiqué par des barbouzes très BCBG.

Voilà qui mettra à mal certains mythes et qui lézardera certaines statues - mais les faits sont là : les industriels mulhousiens du début du siècle dernier ont utilisé *tous* les moyens pour se hisser au top niveau. Vraiment tous. Jusqu'aux moins avouables - encore que dans ce domaine tous les coups soient permis... à condition de ne pas se faire prendre. Cette histoire un peu souterraine n'est pas

évolue très vite. Les machines se sophistiquent. Et dans le domaine de la mécanique, l'Angleterre dispose d'une avance technologique importante, qu'elle cherche évidemment à protéger. Le blocus napoléonien met une barrière supplémentaire. A Mulhouse, on connaît très bien les tissus. Les machines, moins.



l'aspect le moins intéressant de l'ouvrage récemment publié par Stéphane Jonas (« Le Mulhouse industriel », l'Harmattan).

Plantons le décor. A la fin des années 1790, Mulhouse s'est déjà taillé une enviable réputation dans le textile - notamment l'impression sur étoffes. Mais ce secteur

Contrebande

Alors ? Alors les capitaines d'industrie mulhousiens se débrouillent - ce qui est, après tout, une autre manière de se montrer performant. Écoutons Stéphane Jonas : « La période de 1798 à 1820 est celle où Von essaie, coûte que coûte, en déjouant à la fois la vigilance des Anglais

et le blocus continental français, de se procurer les premières machines à imprimer sur rouleau, non seulement pour les posséder afin de produire plus vite et moins cher (objectifs des fabricants imprimeurs sur étoffes) mais aussi pour en démonter une, afin de pouvoir la reproduire et la fabriquer sur place (objectif des constructeurs de machines) ... »

Les deux premiers de ces James Bond du textile s'appellent Liewin Bauwens, un tanneur belge, qui parviendra à sortir clandestinement d'Angleterre une machine textile, et Ch. Albert, un Strasbourgeois qui, lui, se fera pincer et finira en prison. Car les Anglais veillent au grain. Malgré tout, l'espionnage industriel - « *stratégie industrielle de survie* » écrit Stéphane Jonas - porte ses fruits. « *// s'agissait bien de contrebande. Comment pourrait-on appeler autrement la façon dont les industriels alsaciens aussi notoires et sérieux que Nicolas Koechlin et Nicolas Schlumberger se sont procuré ces machines anglaises ?* »

Confession de Nicolas Koechlin : « *Notre construction de matériel était bien inférieure à l'anglaise. J'ai été personnellement frappé de cette différence à l'occasion d'un voyage que j'ai fait en Angleterre en 1810 au moyen d'un passeport étranger. Notre propre maison avait alors entrepris de monter des filatures ...* » Qu'en termes choisis ces choses sont dites ! Il y a même le passeport étranger...

Quant à Nicolas Schlumberger, le fondateur de la grande dynastie du textile de Guebwiller, il reconnaît avoir effectué de multiples voyages en Angleterre et en avoir rapporté lui-même « *des plans de machines* » (le délit le plus sévèrement puni par les lois anglaises) en les cousant et en les cachant dans ses vêtements.

Stéphane Jonas met ainsi en lumière une « *politique de contrebande qui se développe dans les rangs de la bourgeoisie protestante industrielle* ». Se met en oeuvre, grâce au même Nicolas Schlumberger, « *un véritable transfert de technologie unique dans son genre en France à cette époque* ».

Note de la rédaction du B.K.

Le ton de cet article est délibérément ironique pour accrocher le lecteur et un peu naïf dans sa conclusion qui sous-entend que l'époque de l'espionnage industriel serait révolue. En fait, cette sorte d'espionnage, certes condamnable, s'est encore pratiquée très largement tout au long du XIX^{me} siècle entre les grandes puissances industrielles, dans un climat de concurrence exacerbée et avec des méthodes plus sophistiquées. Là encore, les deux Nicolas - Schlumberger et Koechlin - ont fait figure de pionniers, avec quelques autres.*

Trois niveaux : « *// installe petit à petit dans sa filature des machines de technologie anglaise. Il se procure en Angleterre par contrebande, des plans de machines qu'il rapporte en fraude, au moins une fois personnellement, en prenant des risques énormes. Enfin, ne se contentant pas de machines et de plans, il ramène avec lui aussi le savoir-faire technologique : ouvriers qualifiés, contremaîtres et un ingénieur de grand talent, Job Dixon...* »

Nicolas Schlumberger entretient également une correspondance technique très poussée avec les meilleurs spécialistes d'outre-Manche - dont un certain... John Kennedy.

Patriotisme industriel

Par la suite, d'autres techniques seront évidemment utilisées par les industriels mulhousiens. Par exemple, l'association avec un ingénieur anglais pour mettre sur pied un atelier de construction de machines - comme Jérémie Risler à Cernay, avec l'illustre Job Dixon. Ou encore, carrément, l'achat clés en main d'une unité de production à une maison anglaise spécialisée - comme André Koechlin, qui confie l'installation d'AKC à Sharp, Roberts & Co, de Manchester.

Les liens avec l'Angleterre prennent ensuite un autre tour. Stéphane Jonas y voit, sous la Restauration, l'expression « *d'un "patriotisme industriel républicain maçonnique"*. Avec qui les industriels mulhousiens pourraient-ils, au lendemain du blocus continental, trouver en Angleterre des liens et des complices, sinon avec les francs-maçons, quand il s'agit de développer un certain industrialisme moderne, basé sur des valeurs associatives d'un type particulier... »

On est loin désormais de l'époque héroïque des faux passeports, des hypocrites voyages d'étude pour les jeunes fils de familles mulhousiens et des plans hâtivement recopiés et cousus dans les doublures des vêtements...

Jean-Claude KOECHLIN (AR2233**)

* Nicolas K. porte le numéro AJ (ex 70) dans nos généalogies.

Cuisinons

Voici, comme nous vous l'avions annoncé, les recettes d'Alice K., épouse Wick (AR413/855). Fille d'Edouard (AR41/424), elle était née à Barcelone en 1883. Mariée en 1912 à un industriel mulhousien, elle vécut à Mulhouse jusqu'à sa mort en 1970.

Nous avons choisi des recettes bien alsaciennes : la tarte à l'oignon, deux variétés de petits gâteaux de Noël et - pour les gourmands - des truffes.



Tarte-Gateau aux oignons

Pâte : 250 grammes farine,
1/2 chope d'eau, un peu de sel,
125 grammes de beurre.
Farce : une forte poignée de
jeunes oignons avec leur verdure.
Hachez-les et les étouffer dans
du beurre. Délayez deux
spatules de farine avec une chope
de lait, ajoutez-y deux oeufs
entiers, un peu de farine,
beaucoup de sel et un peu de
crime douce. Ajoutez-y les
oignons et mettez le tout sur le
gâteau et au four avec dessus,
quelques petits morceaux, de lard.
A défaut de jeunes oignons, on
prend 4 ou 5 grands oignons.

Alice Wick et sa fille Hélène



Bruns

1 livre de sucre, 1 livre d'amandes moulues mais pas pelées,
1/2 livre de chocolat râpé, 4 blancs d'oeufs en neige bien ferme.
Mettez doucement le sucre dans les blancs d'oeufs, puis le chocolat,
puis - en dernier lieu - les amandes.
Etendez cette pâte plutôt avec la main qu'avec le rouleau pour qu'elle
reste épaisse. Découper avec formes de différents dessins, faire sécher
au four doux.
Il faut que les bonbons restent mouillés intérieurement. On peut, si
on veut, mettre une cuillerée à soupe de kirsch pour cette quantité de
pâte.

Tuffes au chocolat

100 grammes de beurre, 1 oeuf entier, 250 grammes de
chocolat fin. Faire fondre, le
chocolat. Ajouter le beurre mou
par petits morceaux. Mélanger
bien. Ajouter l'oeuf entier.

Laisser reposer pendant une
nuit puis rouler dans du
cacao¹ van.-Houten. ou
granulés de chocolat.

Pains d'anis

Prendre une livre de farine, une
livre de sucre en poudre, une
pincée de bicarbonate, de la
graine d'anis, 4 oeufs.
Bien travailler les oeufs avec le
sucre au mixer (ou pendant une
demi-heure à (a main) et y
ajouter la farine, le bicarbonate et
l'anis. Laisser un peu reposer (a
pâte (3 heures) puis l'étendre
assez épaisse.
Découper avec des moules en
bois, laisser sécher sur la planche
pendant 3 ou 4 jours, cuire au
four doux.
L'extérieur des bonbons doit
rester blanc, le dessous légè-
rement doré, l'intérieur tendre.

Autres truffes

100 gr. de beurre tourné en
crème, 125 grammes de
chocolat, 2 jaunes d'oeuf.
Faire fondre le chocolat
dans 2 cuillers d'eau chaude
et y ajouter le reste plus 30
grammes de sucre glace.
Finir comme les précédentes.

Ecrivains



En réponse à la demande d'identification posée dans le dernier BK à propos du livre de Pierre PEAN sur Mitterrand, où Vex-Président figure sur une photo au milieu d'un groupe de jeunes - dont plusieurs appartiennent à la famille Koechlin - appelée par l'auteur «Une famille charentaise ?», nous avons reçu des informations.

Trois réponses, à vrai dire, émanant de trois frères Koechlin : Bernard (AH47U), Marc (AH4714) et Claude (AH4716). Voici celle de Marc, datée du 5 Janvier 1996. Il devait, hélas, décéder deux jours après, ainsi que nous le raconte son frère Claude dans la lettre que nous citons aussi. Enfin, la lettre de Bernard apporte encore des détails pittoresques et, comme elle fut la première arrivée, pour dissiper l'énigme, elle a droit - elle aussi - aux colonnes du BK.

de Marc ...

.. tous nos remerciements pour le BK dont je viens de recevoir le No 35. A ce sujet, je puis résoudre l'énigme posée à la page 14 : « Les Koechlin, une famille charentaise ? » Il s'agit de mes parents (AH471) qui sont venus se fixer à Tonne (commune de Vindelle, Charente) dans les années 1920 - en 1924, je crois. Ma grand-mère était une Claudon. Madame Moreau (de Rouillac en Charente) aussi. Nous étions donc "cousins" et les jeunes de notre génération se fréquentaient, surtout ma soeur Hélène (AH4712).

Comme les Moreau étaient cousins aux Sarrazin, eux-mêmes alliés des Mitterrand, les enfants formaient un groupe joyeux et uni, hors de toute idée politique, il me semble. C'est ainsi que, sur la photo de la page 363 du livre de Pierre Péan, dans la rangée du fond, de gauche à droite :

mon plus jeune frère, Claude (AH4716), Jean Bouvyer, un de mes frères Jean-François (AH4713), Robert Mitterrand, Henri Moreau, Pierre Sarrazin (qui se maria avec Odile Moreau), François Mitterrand, Marc Moreau, Philippe Mitterrand, Jean-Roger K. (encore un des mes frères).

Le groupe des cinq filles, devant (toujours de gauche à droite) est constitué de :

Odile Moreau, Marie Bouvyer, Hélène K. (ma soeur), Violette K. (AH4741) une cousine et, enfin, Geneviève Mitterrand.

Les événements ont dispersé plus ou moins ces familles, la guerre et la maladie ont fait leurs ravages et les contacts se sont effilochés au fil des ans ... Comme quoi les Koechlin ne sont pas tout à fait une famille charentaise !!

de, Bernard ...

Je viens sans tarder "éclaircir le mystère !"

Cette photo date vraisemblablement de l'été 1936. On y reconnaît quatre des enfants de Roger K., mon père (AH471). Au centre, la fille qui fait le salut militaire est Hélène (AH4712) pour les beaux yeux de laquelle le futur Président faisait 25 km séparant Jarnac de Tonne ; elle avait alors 18 ans !! Elle a finalement choisi d'épouser Daniel Le Hir.

de Claude ...

Je sais que mes frères Bernard et Marc ont réagi plus rapidement et vous ont donné tous les détails nécessaires mais, étant le seul de nous trois à figurer sur la photo en question, je me devais quand même de vous dire que le petit minot, à gauche, c'est moi. Et surtout, vous aviser, en ce qui concerne Marc, que sa lettre aura probablement été sa dernière missive car il est décédé dans l'après-midi du jour où il a posté ce courrier, donc le Vendredi 5 Janvier. C'est dire combien son départ aura été brutal.

A sa gauche se trouve sa cousine germaine, Violette K. (AH4741). Au second rang, à gauche de la photo, on voit Claude à 7/8 ans (AH7416). Ensuite le troisième (en pull à pois) est Jean-François (AH4713). Enfin, le jeune garçon tout à fait à droite est Jean-Roger.

J'ajoute, que si vous vous reportez à la page 33 de la "généalogie verte" (l'édition de 1975), vous retrouverez les mêmes, quelque peu grandis. J'ai aussi raconté, dans le BK No 19, « Une aventure de guerre » concernant les débuts de notre branche. Mes parents sont venus s'installer en Charente en 1926 ; ils avaient alors cinq enfants, un sixième naîtra à

Vindelle en 1929. Nous avons retrouvé en Charente des cousins éloignés du côté de ma grand-mère maternelle, les Moreau : famille nombreuse (huit) dont l'un sera le condisciple de François Mitterrand au collège Saint Paul d'Angoulême. Ainsi se forma une joyeuse bande fort peu préoccupée de politique, à l'exception notable du futur Président. (Je n'ai jamais eu, personnellement, l'occasion de rencontrer Jean et Marie Bouvyer photographiés ici.)



La Tour Eiffel chez les champions...

\derci à notre cousin Claude K, qui défend avec véhémence la paternité de la Tour, qu'il revendique pour Maurice K. contre Eiffel ... et contre les médias. Il m'a téléphoné, indigné, après une émission de Julien Lepers «Questions pour un champion» et a correspondu ensuite avec l'animateur.

Il a raison, car, on ne peut plus aujourd'hui affirmer, malgré le Grand Dictionnaire Larousse, qu'Eiffel a "conçu " la Tour, sans être tout à fait déphasé par rapport à l'histoire actuelle. Je fais allusion, naturellement, au No 22 du BK, entièrement consacré à l'affaire de la Tour, dans son contexte de l'époque. Mais, surtout, il faut signaler au public des média, aux documentalistes et aux journalistes, qu'ils trouveront l'état actuel de la question - conforme à la version du BK - dans le livre très accessible de Bertrand Lemoine : «La Tour de M. Eiffel», de la collection «Découverte» chez Gallimard. Je vous renvoie aussi à une émission, passée sur Arte le 2 Décembre dernier, où les couche-tard ont pu me voir, en alternance avec B. Lemoine, retracer justement les origines de la Tour. Sachez donc que nous avons de quoi rétablir calmement la vérité, en citant nos sources et nos cautions.

Madeleine Fabre Koechlin (GA2332)*



Retour à la Fonderie...

Dans la revue que vous avez pu lire au No 33 du livre d'Adrien Zimmermann, «La Fonderie», nous avons annoncé que nous y reviendrons mais nous avons reçu, depuis, une lettre de Jean-Henri Dollfus qui me demande de publier la mise au point suivante :

C'est Jean Henri Dollfus (petit fis d'Emilie Seyrig, née Peugeot - AH463) qui m'a signalé le livre d'Adrien Zimmermann dont il a trouvé fort émouvant l'attachement à la S ACM et, en particulier, à son fondateur, André K. (GI). Pour ceux qui lirait ce livre, Jean Henri me signale que c'est l'esprit qui, pour lui, en fait la valeur et non le détail des faits qu'il rapporte de souvent fort erronée. Entre autres les circonstances de la démission de Jean-Henri de la SACM évoquées dans le livre sont totalement inexactes, de même que les relations de son père, Jean Dollfus, avec ses enfants qui l'auraient abandonné !

A la relecture du livre, nous pensons qu'il est inutile d'y revenir, sauf peut-être pour en retenir un portrait panégyrique de son fondateur, André K, dont la gestion est encensée, par rapport à l'actualité que connaît Zimmermann comme ouvrier spécialisé, dans les années 50-80.

M. F.-K.

Déjeunes chercheurs étrangers, aussi, s'intéressent aux Koechlin

...à leur argenterie...

Lettre de Claudia Kanowski (Helmstedter strasse 11, D - 10717 Berlin, Allemagne)

Mes recherches actuelles, menées entre autres, dans les archives de la maison Odiot, m'ont permis de repérer des commandes d'argenterie passées par des membres de la famille Koechlin. Il s'agit de divers éléments de surtouts de table, d'aucuns en style Louis XIV, commandés par Madame Koechlin (1865), Monsieur Isaac Koechlin, HE21/525, (1867) et Monsieur et Madame Alfred Koechlin, AH11/326, (1872, 1873).

Pour compléter mes travaux *{préparation d'un Doctorat à Berlin sur «Le décor de la table privé en France dans la deuxième moitié du XIXème siècle»}*, j'aurais le plus grand intérêt à savoir si votre famille a conservé des pièces provenant de la maison citée ci-dessus ou d'autres maisons d'orfèvrerie telles que Christofle, Froment-Meurice, les frères Fannières, Boin-Taburet, Aucoc, etc.. A défaut, peut-être possédez-vous des renseignements, lettres, photographies, etc.. sur le décor de la table de votre famille à cette

époque.

Ces renseignements auront une utilisation uniquement scientifique dans le but de contribuer à l'histoire capitivante du monde privé en France, de son goût et de son style de vie au XIXème siècle. Il va de soi que, si vous le souhaitez, l'anonymat des réponses sera strictement respecté.

... à leurs actions Peugeot...

Lettre de M. Maher Khedia, 1 rue de Glatigny, 1 allée des Cerisiers, 78150 Le Chesnay.

Cet universitaire fait une thèse sur «Peugeot au nord de l'Afrique» et s'intéresse surtout Isaac K., HE211/786 (Note : celui que nous avons vu tomber avec sa Peugeot dans un fossé près de Maastricht, lors d'une course automobile en 1898, relatée dans le BK No 28, pages 7-8).

Le dit Isaac était le principal actionnaire de la "Société Peugeot-Tunisie" en 1930. M. Kehdia cherche à contacter des descendants ou héritiers d'Isaac.

A propos du livre de Jacques Diemer que nous vous recommandions dans le dernier BK "La Bourgeoisie Mulhousienne et la France" ...

Un cousin fait remarquer que le titre de l'ouvrage est inadéquat puisque les Koechlin n'y paraissent pratiquement pas. L'auteur, en fait, remonte ses lignées personnelles qui sont Thierry-Mieg, Hoffer, Dollfus, Schlumberger, Boch, Zuber ... mais pas Koechlin, malgré leur nombre et leur poids dans la bourgeoisie de la ville.

Mais ne soyons pas chauvins ! Tel qu'il est, ce livre est plein de détails inédits et de portraits de notables qui sont de la même eau - sinon du même sang - que nos ancêtres. Et nous répétons notre recommandation et vous donnons l'adresse de l'éditeur:

Aux Editions, Mazaretier, 38190 Froges.

Un japonais s'intéresse à la famille....

C'est un universitaire qui travaille sur l'histoire industrielle et scientifique de la région Bâle-Mulhouse aux 18ème et 19ème siècles. Je correspond avec lui depuis deux ans et il m'a même envoyé sa thèse en japonais - que je suis prête à transmettre à qui pourra la lire et en faire un compte-rendu pour le BK !





J'ai bien connu Tante "Véra"

par Jean CHENOUEARD (AR2221)

La lecture de l'article « de Moscou à Paris ... » paru dans le BK de Juin 1995 (No 32), a fait naître dans ma mémoire d'émouvants souvenirs.

Bien que ma mère ait vécu la période de la guerre de 1914-1918 à Paris et Véra à Moscou, les adolescences des deux filles révèlent de nombreux points de ressemblance. Par le milieu familial, d'abord, que l'on peut rattacher à la profession du chef de famille. Mon grand père était ingénieur des chemins de fer et le père de Véra, ingénieur chimiste, ce qui donnait aux deux familles un mode de vie analogue.

Je retrouve, avec émotion, en "Véra" certains traits de caractère de ma mère. Ceux qui l'ont connue auraient pu aussi bien dire de ma mère, que de Véra : « Elle souffrait de cette espèce d'infériorité... qui la rendait timide et irrésolue en apparence alors qu'intérieurement elle se sentait pleine d'énergie et de dynamisme. » (page 12 de l'article du BK).

Comme Véra, ma mère a voulu, toute sa vie, se rendre socialement utile. Elles ne pouvaient rester indifférentes à la grande misère des blessés éloignés de leur famille (quand ils en avaient), et dont les souffrances physiques et morales étaient indicibles. Ma mère fut, elle aussi - elle m'en fit plus tard le récit - infirmière bénévole. En 1914-18, vivant à Paris chez sa mère, elle se consacra à soigner les blessés dans les hôpitaux de la capitale.

Comme Véra, ma mère souffrait de ne pas avoir eu de compagne d'école. C'est un précepteur qui venait lui donner une formation littéraire dans la maison de famille proche du boulevard Saint Germain. Intelligente, cultivée, elle écrivait avec une facilité déconcertante pour le petit garçon que j'étais. Elle voulait avoir un métier ; sachant bien dessiner, elle s'essaya à la retouche photographique.

Tante "Véra" en 1942 à Paris

Né en 1924, j'avais dix-huit ans l'hiver 1942-1943. J'étais étudiant, vivant seul à Paris, rue des Feuillantines au quartier Latin, dans une pension de famille qui hébergeait des étudiants. Les lecteurs du BK seront (peut-être) intéressés de savoir que mes parents habitaient alors à Mailly-le-Château, petit village de l'Yonne où, dix sept ans plus tôt, mon oncle Jean et sa femme, le docteur et la doctoresse K.,

étaient venus s'établir comme médecins de campagne. Des années plus tard, Véra, qui était restée en relation épistolaire avec ma mère et qui avait appris que j'étais seul à Paris, éprouva le désir de me voir.

Je savais, par ma mère, qu'elle avait vécu en Russie avec sa famille. Pour l'adolescent que j'étais, son père, ingénieur chimiste en Russie avant la Révolution, était auréolé d'une destinée peu commune.

Comme tous les lycéens de cette époque - la France était alors occupée par l'armée allemande - nous avions des idées un peu simplistes sur la Russie. C'était un immense pays enneigé qui, dans le passé, avait souffert de l'autocratie des Tsars. C'était aussi le pays de la Révolution de 1917 où des transformations gigantesques s'étaient produites dans une nation dont le peuple était, auparavant, resté en grande partie analphabète. En 1942, la guerre faisait rage sur le front russe. Là-bas, très loin, des millions d'hommes s'affrontaient.

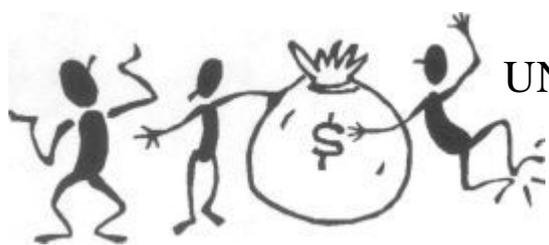
J'étais très heureux, mais intimidé aussi, de revoir cette amie de ma mère dont j'avais oublié un peu les traits mais dont je connaissais la douceur et la personnalité attachante. Je suis arrivé au début de l'après-midi. La lumière du jour pénétrait par des fenêtres encadrées de lourds rideaux de velours.

Je me souviens très nettement de la chaleur de son accueil, de la douceur de sa voix, de l'intérêt qu'elle portait à mes études. Elle avait - presque - conservé la fraîcheur de son visage déjeune fille (que l'on voit sur la photographie très ressemblante de la page 11). Des cheveux noirs, des joues aux pommettes colorées et des yeux pleins d'intelligence et de bonté.

Je lui ai demandé de me parler de ses années de jeunesse en Russie. Je me souviens particulièrement d'une de ses dernières phrases. « Quand je songe à ce grand pays, la Russie, ma pensée va surtout à ces paysans russes, remplis de bonté, si confiants envers nous. » Puis elle me dit, après un silence : « Dans la tourmente actuelle, je me demande souvent ce qu'ils sont devenus. »

Dans la nuit de l'occupation et de la guerre, c'est vers les gens du petit peuple lointain, qu'elle avait connu dans son enfance, qu'aillaient ses pensées. Cette visite restera toujours, pour moi, un merveilleux souvenir.

Nous envisageons un week-end de la 2ème quinzaine de Septembre 1997, en région parisienne, avec un dîner le Samedi soir et un pique-nique champêtre -pour petits et grands - le Dimanche.



UN EVENEMENT QUINQUENNAL, suite ...

A la suite de l'appel lancé dans le B.K. de Décembre 1995 (page 16) pour financer l'édition et l'expédition de notre bulletin familial, nous avons reçu un certain nombre de contributions, parfois très généreuses. **Que ces donateurs attentionnés en soient vivement remerciés.**

Cependant, plus de la moitié des abonnés n'ont pas vu cet appel ou ont oublié d'y répondre. Pour nous éviter de le renouveler trop souvent, nous en appelons de nouveau à leur esprit de solidarité familiale et les prions d'avoir la gentillesse d'envoyer leur contribution, même modeste, par chèque*, à l'ordre de :

Madame KOECHLIN-FABRE,

ou par virement postal à son compte

Encore un GRAND MERCI aux donateurs passés et futurs.



** SVP, n'envoyez pas de chèque tiré sur une banque hors de France car les frais d'encaissement sont trop élevés. Si vous n'avez pas de compte bancaire en France, faites un virement postal au compte mentionné ci-dessus.*

